

JEAN-LOUIS MEUNIER

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de M. René CHABERT,
Président de l'Académie.

Remerciements
de M. Jean-Louis MEUNIER
et éloge de son prédécesseur
M. Jean-Marc ROGER

Vendredi 16 novembre 2012

DISCOURS DE BIENVENUE DE

M. René CHABERT

Président de l'Académie

Le 16 novembre 2012, au cours d'une séance tenue en son Hôtel de la rue Dorée, l'Académie de Nîmes a procédé à l'installation de M. Jean-Louis Meunier, élu pour occuper le siège de membre résidant laissé vacant par la disparition de notre regretté confrère M. Jean-Marc Roger.

M. René Chabert se félicite d'accueillir les nombreux confrères, les membres de la famille et les amis de M. Jean-Louis Meunier qui est introduit dans la salle des séances par un de ses trois parrains, M. Daniel Jean Valade.

M. le président René Chabert souhaite la bienvenue à M. Jean-Louis Meunier en ces termes:

Chères consœurs,
Chers confrères,
Chers amis correspondants,
Mesdames, Messieurs

C'est toujours un honneur pour un président de l'Académie d'accueillir un nouvel impétrant de qualité exceptionnelle. Ce n'est pas sans émotion que je reçois M. Jean-Louis Meunier qui est bien plus qu'un nouvel occupant au siège de notre regretté confrère, M. Jean-Marc Roger. Il est un de mes filleuls à l'Académie comme celui de M. Daniel Jean Valade son autre parrain et celui aussi de Madame Monique Kuntz sa marraine mais surtout, il est un de mes amis fidèles et je crois pouvoir dire un ami de la plupart d'entre nous.

Il se trouve riche de plusieurs suffrages. En effet Jean-Louis Meunier a été élu correspondant de notre compagnie une

première fois en 1979, il a été informé de son élection par Monsieur Pierre Hugues, secrétaire perpétuel. Il a été élu une nouvelle fois correspondant en 2005 sous la présidence de Monsieur Guilhem Fabre. Il n'a jamais été reçu.

Il est maintenant élu membre résidant de l'Académie de Nîmes depuis le 15 juin 2012. Cette fois, c'est un acquis certifié. Vous comprenez que ce jour de réception doit s'accompagner de tous les égards réservés à une personnalité qui allie une grande connaissance à un enthousiasme communicatif pour la littérature et pour la poésie.

Mais en tout premier lieu, je tiens à remercier les personnes accompagnantes qui sont venues s'associer à cette solennité, tout d'abord son épouse Mme Any-Claude Meunier, Mme Geneviève Roger, belle-sœur de notre confrère Jean-Marc Roger, Mme Dominique Treissède et M. Jérémie Lanté-Meunier, son petit-fils. Nous sommes heureux également d'accueillir de nombreux membres de l'Institut Européen Séguier.

Toutefois, « on ne doit pas juger les mérites d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il sait en faire ». François, duc de La Rochefoucauld.

C'est ce que nous allons considérer au cours de cette mission délicate, conçue pour retracer son parcours particulier et son investissement spécifique.

Cependant, les parcours émanent de nos origines. M. Claude Meunier, son grand-père paternel était forgeron et ferronnier en Bresse. Il a passé une grande partie de la Deuxième guerre mondiale à fabriquer de faux papiers afin d'éviter le STO à ses compatriotes et protéger quelques familles juives en situation difficile. Ces événements touchants me conduisent à citer les

paroles de Simone Veil prononcées lors de son discours de réception à l'Académie française : « Je trouve que le temps passant, on vit de plus en plus facilement ensemble. Fraternité et avenir, sous l'égide de ces beaux mots, qui ont naturellement cours chez vous, je suis fière d'être reçue par votre Compagnie ». Elle dira plus tard : « Le danger n'est plus qu'on ne parle pas de la Shoah, mais qu'on en parle à mauvais escient ».

La grand-mère paternelle de Jean-Louis Meunier, Mme Séraphine Aix, était cultivatrice et s'occupait de la propriété et de la ferme.

Le grand-père maternel, M. Gaston Taddéi , corse, était attaché des services civils. Il avait rang de préfet et pratiquait une activité consulaire au Tonkin et à Annam. Son épouse, Mme Juliette Taddéi, née Clerc était institutrice dans la brousse annamite. Veuve à dix-neuf ans de son premier mariage, elle part enseigner au Tonkin (Hanoi, Hai-Phong). A cet instant, j'ai opté pour une citation de Victor Hugo : « Les maîtres d'école sont des jardiniers en intelligences humaines ». Jean-Louis Meunier n'a connu aucune grand-mère, mais m'a confié que, dans sa parenté, on enseigne la tolérance. Tout d'abord, au niveau de la religion où n'existe aucune différence d'approche entre catholiques et protestants, notamment. Il est proche des disciples de Cornélius Jansens, l'évêque d'Ypres, plus souvent connu sous la forme latine de son nom, Jansenius. Il côtoie indifféremment l'abbé Blanc à Camprieu, Monseigneur Veyrunes à Notre-Dame de la Rouvière, le pasteur Saint Martin et le pasteur Donnedieu de Vabres, proche parent de Madame Camille Penchinat.

C'est en prenant de la distance avec la réquisition et le transfert forcé vers l'Allemagne en vue d'endurer le service du travail obligatoire, que M. Paul Meunier, bressan, père de Jean-Louis, connu Madeleine Taddéi qui deviendra Madame Madeleine Meunier.

Son père était instituteur, puis directeur d'école toute sa carrière dans le Gard à Camprieu, Beauvoisin et Uchaud, sa mère institutrice exercera dans les mêmes villages.

Mme Françoise Meunier, la plus jeune sœur de Jean-Louis Meunier, décédée, était officier de Police Judiciaire. Sa sœur aînée, Mme Marie-Claude Meunier était inspecteur des impôts.

J'ai salué Madame Any-Claude Meunier, votre épouse depuis quarante-cinq ans, institutrice d'école maternelle, orpheline précoce de la famille Gilles. On peut citer de sa famille, le peintre Michel Gilles qui a été très heureux en 2000 de signer la première affiche du troisième millénaire de la Féria de la Pentecôte et des Vendanges à Nîmes. Cette affiche a également illustré le troisième congrès mondial de l'Union des Villes Taurines.

Avec l'avantage hispanisant de la famille de son épouse, Jean-Louis Meunier connaît « les dimanches en famille » avec Dominique Treissède, la cousine de Madame Any-Claude Meunier, pressentie comme une sœur. Vous m'avez confié que votre épouse déborde d'activités pendant sa retraite.

Vous avez deux filles, Laurence, directrice d'impression au centre de documentation pédagogique. Alain, son mari instituteur s'est évertué à tracer l'histoire des enfants juifs qui ont été touchés durant la guerre. Ils exercent tous deux à Mayotte et ont deux enfants Jérémie et Gaëlle. Votre

deuxième fille Elisabeth, est directrice d'achat à la Saur, elle a une petite fille de huit ans Eloïse.

Vous êtes né à Nîmes, lieu où vous vivez votre retraite.

Alors : « *L'éducation n'est, en somme, que l'art de révéler à l'être humain le sens intime qui doit gouverner ses actes, préparer l'emploi de ses énergies et lui communiquer le goût et la force de vivre pleinement.* » Henry Bordeaux un avocat, romancier et essayiste français. Jean-Louis Meunier a consacré sa vie professionnelle à l'étude et à l'enseignement de la langue française sous ses diverses formes (mots, images, sons...).

Pour parvenir à ses objectifs, il débute ses études élémentaires à Beauvoisin, secondaires au Lycée Daudet à Nîmes. Il intègre l'École Normale d'Instituteurs de Nîmes et l'École de pédagogie à Regensburg et à l'Université de Munich.

Alors, il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu de Victor Hugo.

Votre formation s'accroît d'une licence, d'une maîtrise (*Recherches sur Jean de la Ceppède*) à l'Université d'Aix-en-Provence avec un DEA-Lettres/Langues (*La création poétique au XX^e siècle*) et à l'Université Paul-Valéry de Montpellier où vous deviendrez Docteur ès Lettres sur des thèmes régionaux : *Jean Hugo et Pierre André Benoit : une poétique du désert – Contribution à l'étude du dialogue entre les images et les mots*, sous la direction de Monsieur le Professeur Pierre Caizergues.

Vous accomplissez un cursus professionnel multicentrique et prospère avec la direction de l'École élémentaire publique à Sauveterre, mais aussi en vous consacrant à de multiples

activités: chargé de mission au Ministère de l'Education Nationale et au Rectorat de l'Académie de Montpellier, professeur invité à l'Universidad Complutense à Madrid et à l'Université François-Rabelais à Tours.

Vous vous occupez de formation continue à l'Université de Provence, au centre d'Aix-en Provence : enseignement de littérature française (du XVII^e aux XX^e siècles).

Vous contribuez à la mise en place de l'enseignement de « maîtrise de la langue française » et enseignement de littérature française du XVII^e siècle à l'Université Vauban à Nîmes. En ce qui concerne la langue française, vous vous êtes préparé absolument à vous adapter à l'un des rôles majeurs de l'Académie de Nîmes. Vos communications seront les bienvenues.

Depuis 2004, vous étiez attaché de recherches au RIRRA 21 qui consiste à Représenter et Inventer la Réalité du Romantisme à l'Aube du XXI^e siècle à l'Université Paul Valéry - Montpellier III.

Depuis 2008, vous êtes membre de l'équipe de publication de l'œuvre de Rémy de Gourmont, du Centre de Recherche Interdisciplinaire sur les Modèles Esthétiques et Littéraires, à l'Université de Reims en Champagne-Ardenne (description analytique des revues entre 1870 et 1914) et du Comité Cocteau (Université Montpellier III et Musée Fabre à Montpellier).

Dans la rubrique des fonctions extra professionnelles, *notre ami est depuis plus de deux ans président de l'Institut Européen Séguier, à Nîmes, il est aussi président des Bibliophiles de Nîmes et du Gard et des Rencontres méditerranéennes Albert Camus, à Lourmarin, membre*

fondateur du Musée-Bibliothèque Pierre André Benoit à Alès, Fondateur et responsable de publication des *Bulletins et Cahiers Pierre Louÿs* et enfin trésorier de l'association nîmoise « Cartelera » (cinéma et culture espagnols contemporains).

Vous avez écrit « *Le Goût d'Uzès* » - illustration de Christian Rahérivelo – Uzès, Actuelles Formes et Langages, 1973 ; des textes sur Uzès, recueillis et présentés « *Charles-François Landry* » – Uzès, Actuelles Formes et Langages, 1975 ; Essai, avec choix de textes, bibliographie, documents : ouvrage publié avec le concours du Fonds Cantonal de Suisse Romande ; « *Avignon racontée aux enfants et un peu aux parents* » - Illustrations de Christine Le Bœuf – Avignon, Editions Alain Barthélemy, 1978 (É.O.) et 1982 (2^e éd.) demandé par Hubert Nissen fondateur, Actes Sud ; « *Pierre Louÿs et Marie de Régnier* » **à partir** de « *documents inédits* » - Préface du D^r Robert Fleury – Rennes, Les Amis de Pierre Louÿs, 1979 (Cahier annuel des APL) ; « *Pierre Louÿs et le cinéma* » - *Bulletin des Amis de Pierre Louÿs* n° 17-20 [sous la direction de J.-L. Meunier] – Reims, Éditions À l'Écart, 1981 ; « *Un surréaliste toulousain : Adrien Dax* » - Bibliographie commentée (textes et œuvres graphiques) - H.C. (chez l'auteur), 2004 ; *Gaston Puel éditeur* » - Bibliographie commentée - H.C. (chez l'auteur), 2007.

Vous avez par ailleurs présenté des conférences, préfaces et articles de communications universitaires et des projets qui s'orientent vers un *Catalogue raisonné de l'œuvre de Jean Hugo* et l'édition de la *Correspondance générale de Georges Rodenbach*.

Avec nos consœurs Madame Hélène Deronne et Madame Sabine Teulon-Lardic vous avez contribué à la communication : « *Peinture, littérature, musique, un écho baroque autour de la première moitié du XVII^e siècle européen* », communication donnée à l'Académie en juin 2009.

Vos passions musicales vous ont conduit à jouer du violon et notamment du violon alto pendant vingt ans à l'Orchestre de chambre d'Avignon musique baroque où vous avez exprimé votre esprit créatif.

Vous êtes éditeur de bibliophilie avec un palmarès de cent-soixante-dix livres.

Une particularité est à souligner, en plus de Camus et de quelques auteurs, vous affectionnez Mme de la Fayette et La princesse de Clèves, Bérénice, les Maximes de La Rochefoucauld, Paul Valéry et Paul Verlaine.

Je vous cite : « *Ces auteurs m'ont appris qu'il faut d'abord être responsable et que le pouvoir ne compte pas* ».

Alors, point d'orgue oblige : « La science ne fait qu'agrandir notre cage, elle ne l'ouvre pas », dit Charles, vicomte de Foucauld.

Dans ce répertoire, j'ai enregistré certaines de vos perceptions importantes concernant des personnages marquants de votre histoire personnelle : avec votre approbation, je cite Mademoiselle Paulette Arjaillès, elle fait partie de ces personnes âgées, dont on ne pense pas une seconde qu'elles vont mourir et vous ont offert une nourriture intellectuelle et affective. Elle s'apparente à une seconde mère tant son accueil a été chaleureux lorsque vous êtes arrivé à Camprieu.

Egalement, nous vous savons proche de la famille de Jean Hugo arrière-petit-fils de Victor Hugo dont vous êtes

l'exécuteur testamentaire et je vous cite à nouveau : *« j'ai manipulé les dessins, manuscrits, les photos, des livres de Jean Cocteau et de Victor Hugo avec la confiance de Mme Lauretta Hugo deuxième épouse de Jean Hugo et mère des sept enfants »* (Valentine Hugo était sa première femme).

Je ne peux pas occulter les distinctions honorifiques que vous avez obtenues : en 1965, lauréat du Prix Racine, à Uzès ; en 1993, membre titulaire de l'Académie de Lascours; en 2004, correspondant de l'Académie de Nîmes.

A côté de toutes ces activités intellectuelles, existe-t-il des activités récréatives ? *« Ma foi, oui »* m'a répondu Jean-Louis Meunier, *« j'aime danser et jouer à la belote sans annonces »* dit-il en toute évidence.

De François Dagognet, philosophe, professeur émérite à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne:

« L'image nous donne le réel dans sa totalité et surtout son immédiateté : et la parole vient encore, de surcroît au visuel et le renforcer ».

Cher ami, je vous dis notre plaisir à vous accueillir ce soir dans notre Académie plus de trois fois centenaire. Vous nous apporterez le verbe, l'écriture, le symbolisme et la musicalité des mots. Vous goûterez une curiosité et une plus grande proximité avec vos consœurs et confrères et tendrez asymptotiquement, comme nous tous, vers la sagesse.

Après de vifs applaudissements, M. le président donne la parole à M. Jean-Louis Meunier.

REMERCIEMENTS

de M. Jean-Louis MEUNIER

Éloge de son prédécesseur

M. Jean-Marc ROGER

Monsieur le Président,
 Madame le Vice-Président,
 Monsieur le Secrétaire perpétuel,
 Chères consœurs,
 Chers confrères,
 Chère Madame Geneviève Roger,
 Chères et chers amis,

Dans son enthousiasme pour « *le beau temps qu'il fait en ce pays* », celui d'Uzès, et en parlant du cours de la lune, le 17 janvier 1662 Jean Racine écrivait à M. Vitart :

« *Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,
 Et nous avons des nuits plus belles que vos jours* ».

Quelque six mois après, l'enthousiasme retombait : malgré les efforts de son oncle, le chanoine Sconin, Racine voyait s'éloigner l'obtention d'un bénéfice ecclésiastique, et les prémisses d'une carrière plus versaillaise et parisienne qu'uzétienne le titillaient déjà, avant que l'Académie française ne l'accueillît en 1672 pour succéder à François de La Mothe Le Vayer, au fauteuil numéro 13, celui auquel Madame Simone Veil a été élue en 2008.

Il me plaît de citer Racine et, sous la rhétorique un peu convenue des vers, cet hommage à notre région montre combien les lieux que nous habitons et que nous aimons peuvent nous construire patiemment et nous entraîner à voir la vie autrement. Gages de stabilité personnelle, intellectuelle et morale, ces lieux nous permettent d'appréhender l'espace et le temps à partir d'un petit point sur la carte du monde, à travers la lorgnette pour les plus frileux, sous l'autorité de la longue vue pour les plus nombreux. Jean-Marc Roger appartenait à ces derniers, il a prouvé et éprouvé cela – dans « éprouver », il

y a du plaisir mais aussi de la souffrance, notre confrère le savait.

Jean-Marc Roger est né à Nîmes le 14 janvier 1949, dans une famille de propriétaires terriens aisés dont les racines, pour ce qu'on en sait, remontent au XVIII^e siècle. Le mas familial, sis à Congénies et situé à l'époque au milieu des champs, est une vaste maison, entourée maintenant de constructions. Dans leur enfance, Jean-Marc et son frère Claude reçoivent de leur mère une éducation protestante empreinte de rigueur, de discipline et d'attachement pour un territoire qui est celui de l'ancrage dans un lieu et symbole de ressourcement vital, de travail et de protection après les persécutions subies, de la Révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à l'Édit de Tolérance, après aussi la longue captivité en Allemagne de Monsieur Roger père. Cette éducation est aussi marquée par l'affection que leur portent leurs parents.

« Lieu » et « demeure » – celle du Père et celle du roi de Jérusalem –, sont deux assises fondamentales dans *L'Ecclésiaste*, livre poétique pour lequel Jean-Marc Roger a toujours dit sa particulière dilection. Nous comprenons mieux ainsi pourquoi notre confrère a labouré la Vaunage de ses pas et de ses recherches sans fin.

Dans son discours de bienvenue à Jean-Marc Roger, le vendredi 7 novembre 1997, Monseigneur Dalverny qui était le Président de l'Académie de Nîmes posait une question à laquelle il répondit par approches successives :

« Êtes-vous nîmois ou Vaunageol ? si je vous retiens à Nîmes, la Vaunage s'enflamme ; si je vous renvoie en Vaunage, l'académie s'appauvrit. Cruel dilemme ! »

Jean-Marc Roger succédait à Pierre Clavel, natif de Saint-

Gilles, polytechnicien doublé d'un historien et d'un littéraire, protestant lui aussi, et très lié à la Vaunage. L'interrogation de Monseigneur Dalverny n'en était que plus complexe.

Nîmois, Jean-Marc Roger l'a été sans aucun doute. Il accomplit de bonnes études secondaires au Lycée Alphonse-Daudet, au cours desquelles il se passionne pour l'Histoire et pour tout ce qui touche à l'économie domestique et à la survivance des mentalités régionales. Il vit aussi son protestantisme, qui lui fait commencer des recherches sur le développement et sur la diversité de sa religion dans la Vaunage, recherches scrupuleusement conduites par d'incessantes questions posées aux témoins, qu'il consulte avec ténacité, et par des lectures nombreuses qui lui permettent de vérifier ce qu'il a réuni, de mener des premiers travaux d'écriture et de renseigner de très nombreuses fiches – des milliers sont encore réunies dans ses archives dont le classement est loin d'être achevé –.

Nîmois, il le sera aussi professionnellement, par l'enseignement qu'il distribuera, au Lycée Daudet puis à Philippe Lamour, où il fut professeur d'économie. A la retraite, l'honorariat lui sera conféré, distinction méritée. Il a laissé le souvenir d'un enseignant rigoureux, exigeant, doté parfois d'un caractère difficile, qui savait susciter chez ses élèves le goût de l'analyse et de la recherche, fondée sur des bases techniques, structurelles et théoriques solides. *« L'économie, ce n'était plus avec lui une question d'argent – ce qu'on en fait, ce qu'en font ceux qui le détiennent matériellement et politiquement – c'était une question personnelle : “ Qu'est-ce que l'argent fait de nous, selon qu'on voit en lui un moyen social ou seulement du fric”*,

c'était aussi un préalable à toute discussion », me disait l'un de ses anciens élèves, qui lui doit une brillante carrière. Sous le raccourci du mot « argent », c'était à la fois souligner une défiance à l'encontre des dérives qu'entraîne trop souvent la monnaie – autre raccourci – et placer l'enseignement de l'économie sous l'autorité de *L'Ecclésiaste*. L'image, lue au premier degré, s'emplit de sens, lorsqu'on la replace dans la matière enseignée par Jean-Marc Roger :

Je m'amassai de l'argent et de l'or, et les richesses des rois et des provinces. (...) Et voici, tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait, sous le soleil.

Comme en miroir à cette enfance et à cette adolescence, en 1984, il sera élu membre correspondant de l'Académie de Nîmes, puis, en 1997, membre résidant au fauteuil de Pierre Clavel, enfin Président de cette Académie, en 2010-2011 – cette présidence sera son dernier effort pour défier publiquement la maladie –.

Avant de revenir physiquement dans la Vaunage, et de façon définitive, il y aura deux étapes dans le parcours de Jean-Marc Roger. L'Université de Montpellier, où il défendra une maîtrise de droit privé préparée sous la direction du professeur Mousseron, puis un Diplôme d'Études Approfondies d'histoire et d'archéologie – il obtiendra la mention « Très bien ». Et, en 1973, un séjour au Liban, chez un ami de la famille Roger, Monsieur Derenddre, expert reconnu en droit international, qui l'accueille pour lui faire préparer une maîtrise de droit international. Mais le droit ne le retient plus vraiment, s'il en a goûté la rigueur. Il a la chance de faire la connaissance d'un contrôleur des monuments

historiques, Monsieur Kalayan, qui l’emmène avec lui sur des terrains de fouilles et qui exige de lui que chaque découverte soit référencée, pour elle-même et en liaison avec les travaux déjà publiés par des archéologues.

En apparence, ce n’est pas une attitude nouvelle pour Jean-Marc Roger. Cela conforte d’abord son plaisir : aller sur le terrain, c’est faire surgir l’Histoire en collectant des documents, tâche indispensable dont il s’acquitte avec conscience (il le faisait aussi scrupuleusement quand il interrogeait les derniers témoins de la vie en Vaunage). Cela renforce ensuite sa passion de la fiche et de la note, préludes à l’écriture. Cela lui permet enfin d’éprouver la difficulté de ce travail d’archéologue : la patience, l’acharnement, la volonté d’aller toujours plus loin et plus profondément dans le corps de la terre et de la pierre en les respectant, ce sont des qualités nécessaires, encore plus quand les conditions atmosphériques sont pénibles. Autre « épreuve », que je soulignais au début du récit du parcours de vie de notre confrère.

Mais sous l’apparence, il y avait une réalité autrement plus exaltante, celle d’être maintenant un témoin de l’Histoire et de pouvoir dire : « *Ce que j’ai trouvé, ce que j’ai dit, je ne l’appréhende plus par l’Histoire, c’est-à-dire par ce que je sais, je le transmets dans l’Histoire.* » Le temps, le lieu et le dire sont enfin réalisés, dans une maturité acquise de haute lutte.

Vaunageol, s’il l’était par ses racines, sa naissance et son éducation, il le sera aussi par son mariage et par la naissance de son fils Romain. Revenu à Congénies, il n’habitera pas la maison familiale mais il louera une maison, près de l’Église. C’est là qu’il amassera une documentation,

variée, importante en volume – au point qu’elle occupera une grande partie des pièces – et très précieuse en qualité, pour définir les contours de l’identité du pays vaunageol, pays non replié sur lui-même mais dont Jean-Marc Roger soulignait avec insistance la mobilité. Il arpentera la Vaunage, à pied, à bicyclette, il réunira des témoignages sur l’Histoire ancienne, moderne et contemporaine de ce pays. Homme de terrain (il savait fermement conduire une équipe) et de références, il n’aura de cesse de faire partager ses connaissances. Ce que le terrain, le « *milieu de vie* », disait-il, et l’Histoire donnent, il faut le transmettre aux autres.

Sa méthode de travail était rigoureuse, elle avait pour but d’ouvrir la recherche sur une plus vaste perspective, celle des interactions entre les diverses facettes de la vie paysanne, du devenir vaunageol – la Vaunage a longtemps été une zone essentiellement rurale – et de l’insertion dans l’Histoire de France et dans celle de la communauté protestante, en particulier. Dégager une identité, la définir, n’est pas la replier sur elle-même, c’est l’ouvrir au monde. Jean-Marc Roger avait aussi retenu la leçon de son coreligionnaire André Chamson, donnée à la fin de *Attitudes*, court texte publié chez Jo Fabre, à Nîmes, en 1923 (le narrateur et son ami Étienne achèvent leur promenade dans le Jardin de la Fontaine) :

J’aurai pris tout au moins à ce coin de terre vierge un peu de liberté subtile et la certitude que des cultures irréalisées nous entourent et s’offrent à nous, toujours prêtes à s’épanouir en dehors des pauvretés et des servitudes.

Mais si l’influence d’Emmanuel Le Roy-Ladurie, avec qui Jean-Marc Roger était très lié, est visible dans cette soif de la collecte au plus près de la terre, on ne peut sous-estimer la

boulimie avec laquelle il griffonnait la moindre note, et il était le seul à pouvoir se retrouver dans ses papiers. Il ne s'agissait pas seulement de consigner des éléments qui nourriraient de futurs articles et conférences, c'était un devoir de mémoire et de transmission, il y avait « temps pour tout », comme il est écrit dans L'Ecclésiaste.

Le 23 novembre 1973, Maurice Aliger a été reçu à l'Académie de Nîmes. Entre les deux chercheurs, une grande amitié va naître et, après le décès de Maurice Aliger en 1993, Jean-Marc Roger continuera l'œuvre de son ami, dans la même direction qui lui : « Laissez-moi vous remercier simplement au nom de l'Académie de garder tellement vivante sa mémoire au cœur d'un pays qu'il a si bien servi », disait Monseigneur Dalverny dans son discours de réception. Tous deux avaient créé la revue *Congénies en Vaunage*, en 1974. Consulter la collection est d'un grand intérêt. Le titre mérite toutefois une lecture. « *Congénies* », c'est le point d'attache, le lieu où l'on vit, où l'on cherche, où l'on réfléchit, où l'on écrit. Le lieu aussi d'où sourd ce que l'on fait partager, et notre confrère a participé activement à de nombreux colloques, en France et à l'étranger, il a collaboré à des revues archéologiques et historiques et prononcé bon nombre de conférences, tous travaux appréciés et reconnus par la communauté scientifique.

« En Vaunage », c'est inscrire ce lieu microscopique (*Congénies*) dans un territoire plus vaste et exemplaire de la diversité sociale (rurale en l'occurrence) et religieuse (protestante en particulier). Ainsi, *Congénies en Vaunage*, c'est passer du plus petit au plus grand, du particulier au général, et l'esprit même de la revue est très loin de la seule

attention et glorification d'un village et de ses alentours. Nous savons que Jean-Marc Roger rejetait, par choix philosophique et religieux, toute forme de nationalisme, fût-il « régionaliste », ce nationalisme qui avait fait tant de mal à sa famille et à sa religion, ce qu'André Chamson appelait « les servitudes de l'histoire ». Jean-Marc Roger le soulignait à plusieurs reprises sous forme de questions, dans son discours de réception à l'Académie, et ses travaux leur répondent à l'envi :

Existe-t-il aujourd'hui encore une identité vécue dans la sphère micro-régionale ?

Pouvons-nous parler de l'identité d'un pays appartenant à la campagne nîmoise, la Vaunage, comme d'une réalité ?

Les travaux se succéderont alors à un rythme soutenu. 1993, conférence à l'Académie de Nîmes : *Mégalithisme et société au Néolithique final dans le département du Gard*. 1994, création de l'Association Maurice Aliger et autre conférence à l'Académie : *Les premiers agriculteurs de la région nîmoise : économie et société*. Jean-Marc Roger organise plusieurs colloques en fonction des différentes publications menées sous sa direction. Ainsi, en 1996, ce sera « La Vaunage au XIX^e siècle », sous la présidence d'Emmanuel Le Roy Ladurie; en 1999, autre colloque sur « La Vaunage au XX^e siècle », sous la présidence de Maurice Agulhon; en 2003, nouveau colloque et cette fois sur « La Vaunage au XVIII^e siècle », présidé encore par Emmanuel Le Roy Ladurie; enfin, en 2010, dernier colloque consacré à « Fernand Braudel, l'homme » auquel ont participé Marie-Paule et Françoise Braudel, les filles de l'historien et où on a pu

remarquer, malgré son grand âge, la présence de Madame Braudel.

A cela s'ajoutent d'autres manifestations comme la table ronde qui s'est tenue, à Clarensac, en 2010 et consacrée aux « Justes de Vaunage » et l'année suivante, à Caveirac, un hommage rendu à Paul Ellenberger, pasteur et ethnologue.

Connaissant la valeur d'un manuscrit du XVIII^e siècle, « La Chronogiette » de Pierre Prion, secrétaire du marquis d'Aubais, il a déployé une grande énergie pour transcrire le texte, l'annoter et le faire publier, obtenant d'Emmanuel Le Roy Ladurie la rédaction d'une préface.

Et c'est ainsi que, sous sa direction, l'Association Maurice Aliger sera le maître d'œuvre de publications savantes, recueils collectifs consacrés à la Vaunage aux XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, publiés chez l'éditeur nîmois Lacour et auxquels ont collaboré, avec Jean-Marc Roger, bon nombre de nos consœurs et confrères. Si ces publications font appel à des chercheurs venus d'horizons divers, elles sont aussi la preuve de l'attachement de Jean-Marc Roger à l'Académie de Nîmes et à ses membres, de sa volonté de la mettre en valeur. Ces ouvrages restent des documents de première main, illustrés de reproductions photographiques choisies pour leur pertinence dans la problématique définie par le titre. Ils se lisent aisément, les notes sont parfois de mini-communications à elles seules et les références bibliographiques renforcent le sérieux de l'entreprise.

Sous sa responsabilité, des monographies vaunageoles seront publiées, toujours chez Lacour, consacrées par exemple à Langlade, à Saint-Côme et Marujols et à Clarensac. Il ne s'agissait pas de rétrécir l'angle de vue : ces monographies

racontaient un village – l'historien n'est pas insensible au plaisir de raconter – mais elles ouvraient ces récits très scrupuleusement documentés sur un au-delà des limites territoriales du village « dans l'Histoire », pour citer une fois encore la règle établie.

Le Vaunageol, à la fois individu unique par son histoire familiale et sa personnalité, et sujet socialisé, imprégné par la culture du groupe auquel il appartient, est conduit à un certain type d'action prolongeant le modèle culturel ancien, tout en lui conférant sa modernité, sa dynamique.

Telle était sa définition du Vaunageol, retenons-en les mots « individu unique », « socialisé », « action », « modernité » et « dynamique ». A travers eux, il se définissait lui-même.

En 2002, il intervient de nouveau à l'Académie de Nîmes : *Les « Couflaires » de la Vaunage : Identité et racines*. Il compulse et écrit sur les cahiers d'état-civil dans la Vaunage, participe à des monographies villageoises. En 2009, sa communication à l'Académie : *Mentalités, croyances et représentations aux XIX^e et XX^e siècles dans la région nîmoise. Etude de cas*, se lit maintenant avec un autre regard : les signes de la maladie progressaient, et Jean-Marc Roger sentait la nécessité d'établir une synthèse de ses recherches. Ces mentalités, ces croyances, ces représentations, définissent une région : aux mentalités correspond la philosophie sociale et politique, aux croyances – le profond du religieux et du profane, aux représentations s'attache l'extériorisation des deux premières. L'être qui vivait et qui vit dans la région nîmoise s'est construit selon des critères propres

à cette région, en évolution constante, parfois en régression, mais toujours en mouvement.

Le 28 janvier 2011, il accueillait Jacques Meine à l'Académie, au fauteuil de Madame Rose Jurgensen, ce fut l'un de ses derniers actes comme Président de l'Académie de Nîmes. Peu après, en mai, il prononçait une conférence à la Société d'histoire du protestantisme de Nîmes et du Gard, consacrée aux Quakers de Congénies. A l'écouter, nous sentions tout l'effort qu'il faisait pour parler, pour délivrer son travail à la fois de lui-même et en direction des auditeurs. La salle a joué l'amitié : les questions qui lui ont été posées lui ont permis de vivre un moment privilégié, de foi, de culture et de partage.

Mais la maladie allait à grands pas, et la date du Colloque International : « Du Languedocien à l'Européen : le germaniste Edmond Vermeil (1878-1964) » approchait. Le colloque s'est déroulé le 1^{er} octobre à Congénies, le 2 octobre à Nîmes, en hommage à Jean-Marc Roger. Jacques Meine, qui a beaucoup travaillé avec lui, a assuré la finalisation et le déroulement du colloque. Ce fut un succès, les *Actes* en témoignent.

Nous avons tous dans la mémoire l'image de sa haute stature, de sa maigreur visible malgré les vêtements, de son geste ralenti par la souffrance, pour boire afin d'apaiser quelques instants ce grand corps malade. Nous entendons le son de moins en moins audible de sa voix cassée par la progression du mal, et il nous reste aussi le regard intense et au fond apaisé qui était le sien en 2011. Mais nous conservons aussi le souvenir d'un Jean-Marc Roger très actif, attentif à la

marche de l'Académie et à son rayonnement – cela ne s'est pas toujours passé sans confrontation ni même heurts avec certains de nos consœurs et confrères, il en est ainsi des relations humaines, même au sein des sociétés les plus policées-. Il se montrait aussi très soucieux de la qualité des publications et travaux réalisés par l'Association Maurice Aliger. Nous retiendrons de lui son travail d'archéologue, accompli dans le bénévolat total et avec passion, son labeur incessant et sa collecte de documents, ses articles, communications et conférences, tous travaux passionnés et novateurs consacrés avant tout à la Vaunage comme micro-société et exemple de convivialité, dans un espace beaucoup plus vaste, celui de la personne et celui du pays où vit cette personne.

Jean-Marc Roger est mort le 15 septembre 2011. Ses obsèques ont été célébrées le 19 septembre, dans le temple de Congénies, suivies de l'inhumation dans le cimetière de ce village gravé au plus profond de notre confrère. Peu avant de mourir, il avait eu la joie de connaître son petit-fils, Émilien. A la fin de sa vie, le protestantisme de Jean-Marc Roger se rapprochait du Réveil et de la « conversion », et il en parlait fréquemment au pasteur Jacques Galtier, qui a prononcé la méditation lors des obsèques. Jean-Marc Roger avait choisi pour thème de cette méditation un passage de *L'Écclésiaste*, dans la traduction Segond : « *Vanité des vanités, tout est vanité.* », litanie qui revient à de nombreuses reprises dans ce livre saint. Le pasteur Galtier, après avoir proposé une traduction plus conforme à la réalité linguistique de l'hébreu, langue concrète : « *Tout est absurde et inutile, tout est dérisoire* », s'est attaché à montrer pourquoi il ne faut pas

« nous enfermer dans un pessimisme total et passif ». Je suis incapable de tenter une approche théologique de ce passage de *L'Ecclésiaste*, mais je conserve de la méditation une leçon d'espoir dans la foi, malgré le « dérisoire » ici bas – et la foi se tient aussi dans la recherche et dans le travail intellectuel –. J'en retiens aussi une raison de lutter, face à la mort, non pour s'assurer une gloire bien passagère mais pour donner nos savoirs, vivre pleinement nos joies dans la recherche et nous réjouir de nos bonheurs dans le partage. Jean-Marc Roger « s'est battu avec une énergie et un acharnement peu communs, pour aller jusqu'au bout de sa tâche », a dit le pasteur Galtier. Et le mot « tâche » sonne comme un encouragement et un remerciement.

*

« Merci » est un mot riche d'emplois : « merci », « merci bien », « Dieu merci ! », « non, merci », « oui, merci », « merci beaucoup », et bien d'autres. Faut-il voir dans ces clauses de langage seulement des formules de politesse et de savoir vivre ? Je les préfère vêtues de sincérité, d'amitié, de convivialité, du « visage du bonheur » chanté par Jacques Prévert, dans « Le cancre ». Ils dessinent aussi le portrait de nous-mêmes.

Dans votre discours de bienvenue, Monsieur le Président, vous avez dit ce que vous saviez de moi. Je vous en remercie très chaleureusement et très sincèrement, au nom de l'amitié qui nous lie, au sens des idéaux que nous avons en commun – respecter l'autre, l'écouter, partager avec lui, mais défendre nos croyances avec tolérance et fermeté –. Au nom aussi de notre commune passion pour la poésie qui, à travers l'usage que nous en faisons, dessine notre portrait. Et quitte à

passer pour un incurable ringard, je me délecte de la rigueur de l'alexandrin, classique ou symboliste, et les rythmes et les images de la poésie contemporaine m'emplissent aussi de bonheur.

Mon ami René Chabert a écrit un livre, *Le Scientoète*, dont la lecture est exigeante et stimulante. Je lis :

La « scientopoésie » plonge un œil dans la science et relève la tête vers le ciel. C'est un moyen de garder les pieds sur terre et un moyen de partir vers le rêve. Le départ est retardé par les préparations de l'éthique mais le retour est effectué en douceur sur un sol stable et préparé. Le voyage est calme parce que le retour ne s'effectue pas sur l'échec, les difficultés financières ou l'oubli de simple petite pratique comme celle de ne pas omettre de donner à manger à son chat.

Les mots employés dans cette mise en perspective de la science et de la poésie dessinent un devoir de vie et posent une fois encore cette question : qui devons-nous nous efforcer d'être ? « Scientia », c'est la connaissance, le savoir qui induisent l'action, le « faire », le « créer », ce que signifie « poïen », d'où vient poésie. Les langues dites mortes devraient être systématiquement enseignées : à l'égal des lieux, de la science, de la littérature et de l'art, elles nous aident à devenir nous-même des citoyens, ici à l'Académie responsables de la communauté scientifique.

Avec la même chaleur et la même sincérité, je remercie nos confrères qui ont dans l'amitié parrainé ma candidature à ce fauteuil : Madame Monique Kuntz – Larbaud

nous a permis de correspondre il y a de cela quelques décennies, preuve que la littérature est synonyme de longévité. Monsieur Daniel-Jean Valade – l’enseignement a marqué nos carrières durant au moins quarante ans, preuve que la pédagogie a des vertus de bonne santé. Et vous-même, Monsieur le Président qui m’avez spontanément dit que vous seriez l’un de mes trois parrains.

Que le groupe protestant, qui m’a convié à siéger en son sein à l’Académie, soit aussi remercié du fond du cœur : moi qui sors d’une famille catholique et protestante, dans laquelle on compte aussi des agnostiques et des athées, je partage nombre de valeurs avec les groupes catholique et indépendant, et cet œcuménisme me touche beaucoup. Je souhaiterais qu’il soit une réalité, ailleurs comme il l’est ici.

Et à vous, chères consœurs et chers confrères qui m’avez fait l’honneur de m’accueillir et de m’accorder votre confiance, s’adressent aussi mes remerciements les plus amicaux. Je participerai avec enthousiasme et avec joie à la vie de l’Académie – vous connaissez mon attirance pour la bibliothèque et pour le patrimoine –, à nos travaux, à nos recherches, à nos échanges qui observent une grande variété dans les sujets, présentés sous le double sceau du savoir et de la courtoisie. Et dans cette plus totale franchise qui permet la communication et l’écoute : ici, nous parlons et nous nous parlons.

Qu’il me soit permis de remercier avec une grande affection tous mes parents et amis ici présents et ceux qui n’ont pas pu venir aujourd’hui, mais qui, pour certains, sont présents dans nos mémoires et dans notre affection.

Merci à des professeurs : Pierre Py, qui dès la sixième a su me faire aimer le latin, Robert Lafont – l’occitaniste qu’il était cachait une admiration réelle pour les poètes provençaux et pour les écrivains en marge du Lagarde et Michard ou du Gendrot et Eustache. Mais aussi Paul Bonnet, qui vivait la littérature et nous la faisait dévorer. Et Monsieur Jourdan, professeur de sciences naturelles et pianiste, qui nous détaillait les maladies du corps en nous précisant tout ce qu’il fallait de volonté pour ne pas les attraper. Et Monsieur Mamet, lui aussi professeur de sciences naturelles – plus que le professeur de philosophie, il nous expliquait l’hérédité et nous incitait à lire Claude Bernard et Teilhard de Chardin, puisque pour Teilhard l’homme ne descendait pas mais remontait du singe – difficile leçon d’ascèse, d’espoir et d’humilité. Et Pierre Tourné, professeur de lettres à l’Université de Montpellier, et Jacqueline Plantié, qui m’a fait découvrir Jean de la Ceppède et ses admirables *Théorèmes sur le sacré mystère de notre rédemption*. Pierre Caizergues, mon directeur de thèse, poète lui aussi et pour qui l’œuvre d’Apollinaire et celle de Cocteau n’ont plus de secrets parce qu’elles appartiennent à des moments de vie, parfois douloureux. Et Monsieur Crapuchet, mon premier professeur de violon, rigoureux comme son maître Jacques Thibaud : j’ai longtemps joué son violon construit au XVIII^e siècle, et il m’a laissé un archet de Thibaud.

Mes parents, instituteurs, et tous ces professeurs, m’ont transmis les bons virus de l’enseignement, de la tolérance et de la liberté religieuse, de la littérature et de l’art. Quel patrimoine de qualité ! Et je suis fier d’avoir succédé, à Sauveterre, à Mademoiselle Alix Espic : nommée dans ce

village en septembre 1939, elle m'a laissé la direction de l'École publique en septembre 1973, direction que j'ai assurée jusqu'en septembre 2002. A nous deux, nous avons tenu l'École durant soixante-trois années ! Belle stabilité – « Sauveterre, le paradis sur terre ! » disait Mademoiselle Espic. J'ai toujours été un enseignant exigeant, parfois jusqu'à l'excès – dans l'enseignement élémentaire comme dans le supérieur –, je ne le regrette pas, j'assume, y compris les erreurs que j'ai commises.

Par ordre alphabétique, merci à l'abbé Louis Blanc, membre de notre famille spirituelle par sa foi chaque jour nouvelle et à l'écoute des autres, croyants (quelle que soit leur religion) ou non. Au pasteur et aumônier militaire Georges Donnedieu de Vabres et au pasteur Jean Saint-Martin avec qui j'ai eu de longues conversations, à Beauvoisin, à Vauvert et à Camprieu. Tous les deux apportaient cette justesse de la parole qui conforte la nécessité de savoir s'adresser directement à Dieu. Tous les deux plaçaient le Christ à l'échelle humaine, et son exemple dans l'unité enfin paisible et pacifiée de l'ici et de l'ailleurs, à l'écoute de l'autre, du prochain. C'est à eux que je dois de lire Calvin et, indirectement, de travailler sur le jansénisme. Ils m'ont découvert le concept de « limite » – celle que chacun connaît sans qu'on soit obligé de la lui imposer –, limite que je retrouverai plus tard dans la « mesure » et dans la « Pensée de midi » selon Camus, appliquées à la vie personnelle et à l'engagement dans la société. Et à Monseigneur Veyrunes, ancien évêque de Cuba, qui m'a appris les premiers mots d'espagnol que j'ai sus et m'a donné l'envie de parler cette langue.

Et Pierre-André Benoit, mon ami PAB : il a réalisé beaucoup de livres, dans une relation amoureuse avec la poésie. Comme Max Jacob, il était déchiré entre la chair et la faute. Si vous le souhaitez, je vous ferai visiter le Musée-Bibliothèque PAB. Voici un poème inédit, écrit le 27 mai 1978 :

*Un livre
 Un livre
 me délivre
 de l'ennui
 de la nuit*

*le livre a mis
 un libre ami
 sous mon toit*

*sinon toi
 ô livre
 qui le livre
 le goût
 bien doux
 de vivre*

J'ai rencontré Jean Hugo grâce à PAB, il m'a décrypté son œuvre, atypique parce qu'insensible aux modes, et m'a souvent raconté sa vie artistique – il l'a écrite avec discrétion et sensibilité dans *Le regard de la mémoire* et dans les *Carnets*. Et quelle émotion, lorsque nous admirions des dessins de Victor Hugo, posés sur la table tournante de Hauteville House, ou quand nous passions devant la couronne de mariée de Léopoldine ou la chevalière de Victor Hugo ! Je

prépare le catalogue raisonné de l'œuvre de Jean Hugo et je me propose de vous faire découvrir les livres qu'il a illustrés ou quelques-uns de ses tableaux majeurs à l'occasion d'une prochaine communication.

Merci à Albert Camus, dont l'humanité, l'œuvre, l'action et le sens de la République et de l'Europe m'accompagnent constamment, sans que je renie la place éminente de Sartre (surtout par ses grands textes théâtraux). A son époque, en compagnie de Bergson, d'Emmanuel Mounier, de Simone Weil par exemple, Camus a porté la marche du temps vers plus de liberté et de dignité, malgré les errements qui l'ont marquée et la perturbent encore, et dont on souhaite qu'ils ne perdurent plus. L'Europe était pour lui la chance de la paix, hors de tout nationalisme. Pour Camus, quand la politique prend le pas sur le politique, les ennuis commencent.

Jean-François Séguier fut lui aussi un grand européen, l'Institut qui porte son nom en témoigne, Madame Christiane Lassalle et Gabriel Audisio ont beaucoup fait pour sa renommée. Je les en remercie, ainsi que tous ceux qui m'aident à le faire avancer et s'adapter à de nouvelles exigences, certains nous font aujourd'hui l'amitié de leur présence.

La vie m'a donné et me donnera souvent l'occasion de dire « merci ». Ma famille a supporté et supporte encore – avec patience et courage – mes peines, mes joies, mes absences. Et surtout l'une de mes passions : le goût du papier. Papier vierge : faire glisser entre ses doigts un beau papier est sensuel. Papier dessiné : le collage, la gravure et le dessin m'attirent et m'émeuvent le plus, quelle que soit la période artistique. Papier imprimé : je ne sais pas résister à la tentation

d'abord et surtout de la lecture, ensuite à celle de me plonger dans les rayonnages des librairies – et je ne dirai jamais assez quelles joies procure la librairie « Les Fleurs du Mal », ici à Nîmes, où l'on trouve très souvent ce que l'on cherche et aussi souvent ce que l'on ne cherche pas... je sais que certaines et certains d'entre nous me comprennent bien !

La littérature et la lecture sont des actes politiques, au sens étymologique du terme. Les peuples ont la pleine conscience de leur existence et de leur identité quand ils ont créé et diffusé leur culture et leur littérature, écrite ou orale, Georges Dumézil et Claude Lévi-Strauss l'ont montré. Il y a une internationale de la littérature, qui compte dans le paysage de l'Histoire et de la communication.

Je prends autant de plaisir et d'intérêt à lire Paul Bourget, Octave Feuillet, Marcel Prévost et Lucie Delarue-Mardrus qu'à lire Zola, Maupassant, Julien Gracq, Modiano et Marguerite Duras. Et les amis : Vio Martin, elle aussi poète, suisse, que la vie avait brisée mais que la poésie a réconfortée, Christian Liger – *Les Noces de Psyché* et *Le Roman de Rossel* me sont très proches –, Christian Giudicelli, Jean-Pierre Milovanoff, Danielle Sallenave et Pierre-Marie Michel. L'œuvre de beaucoup d'autres écrivains me retient, et dans d'autres langues que le français. Dans leur diversité, ces écrivains n'ont pas fait ou ne font pas seulement de la « littérature ». Ils vivent dans leur temps, ils apportent leur pierre à, et participent de l'édifice social et culturel, pas toujours de manière heureuse et irréprochable (souvenons-nous de l'Affaire Dreyfus – et à l'opposé de ce qu'écrivait notre compatriote Bernard Lazare – et de Vichy). Mais si rien n'est pire que la censure, rien n'est pire aussi que l'acceptation

béate de tout, au nom de la liberté du dire et de l'écrire : certains mots tuent, il faut préférer ceux qui font authentiquement vivre. C'est notre vigilance, de tous les instants. C'est pour toutes ces raisons que je suis ici, avec vous.

En 1699, Jean-Baptiste-Henri du Trousset, sieur de Valincour (1653-1730), historiographe du roi, militaire et prince du sang, succède à Jean Racine. « *On a de lui quelques petits ouvrages : il était bon littérateur* », a écrit Voltaire – la brièveté de l'éloge est un couperet. En 1678 Valincour avait publié un livre intitulé : *Lettre à Madame la Marquise*** sur « La Princesse de Clèves »* – 1678, l'année même de la publication du roman de Madame de Lafayette. J'entends la phrase si souvent dite : « Ça y est, il l'a placé ! » Oui, ce roman est pour moi LE roman, et depuis cinquante ans, je ne cesse de le lire, de le relire et il m'interroge plus que je ne l'interroge. C'est une « œuvre de long loisir », pour reprendre la formule de Gide au sujet de *La Recherche du temps perdu*. Il en est de ce livre comme de certains lieux : il m'ont construit et ouvert à la vie, et le plaisir que j'en ressens n'a pas de prix. Au XVII^e siècle, « le plaisir » ne signifie pas seulement faire plaisir ou éblouir. C'est aussi élever l'esprit par la réflexion et le retour sur soi, en somme ce que porte en lui le « placere » latin, leçon que nous ne devons pas méconnaître.

La Princesse de Clèves est un roman moderne – Camus l'avait compris et il a écrit des pages éclairantes sur ce livre, pages qui révèlent son expérience de la vie, de la guerre et de la maladie. Madame de Clèves, désirée, jeune, riche, belle et blonde, a la juste fierté et la vraie dignité d'elle-même.

Elle vit dans la différence, par ses choix non conformes au panurgisme ambiant, et dans la diversité et dans l'altérité, par respect pour elle-même, d'abord. Elle sait que pour être respectée, il faut être respectable, et si elle avoue à Nemours sa passion pour lui, elle sait le maintenir définitivement à distance, dans un implacable refus :

« J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. (...) Croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. (...) Adieu, lui dit-elle ; voici une conversation qui me fait honte : rendez-en compte à monsieur le vidame ; j'y consens, et je vous en prie. »

Elle sortit en disant ces paroles, sans que monsieur de Nemours pût la retenir.

Appliquons-nous les leçons du roman : il n'y a dialogue que si chacun écoute l'autre, sans complaisance, faiblesse ni lâcheté. Il n'y a qu'une forme de respect, celle qui permet à chacun de connaître ce qui le dévore et ce qui le grandit, sans reniement ni compromission. Il n'y a de paix que dans la liberté de refuser ce qui détruit la parole et l'intégrité physique – Albert Camus a écrit, parlé, agi au nom de ces exigences morales et politiques, il les avait fécondées en lui par la lecture de Pascal : *« Je suis de ceux que Pascal bouleverse et ne convertit pas. Pascal, le plus grand de tous, hier et aujourd'hui. »*, écrivait-il dans ses *Carnets*.

Il est temps de conclure, car la « libatio » nous attend. Pour Cicéron, c'est la libation, dans les textes saints, l'offrande et le sacrifice. Je traduis, avec une totale liberté : « Buvons un coup », ou « Prenons un verre », ou « Prenons le verre de l'amitié. » En grammaire, le passage de « un » à « le » a valeur d'intensité. J'ajouterai, aujourd'hui, valeur de convivialité :

Dans cet angle de tes bras les êtres se cognent en silence et voudraient

bien que l'alcool leur accorde la lumière des danses.

Je te regarde par-dessus les haies.

Tu aimerais que tes fêtes précieuses inversent l'hiver.

La lumière et le vin me piquent un peu les yeux.

Ce que j'ai à te dire à ce moment-là tient dans une main.

écrit notre voisine arlésienne Marie Huot dans son recueil *Chants de l'éolienne* paru en 2007.

Aussi, avant de nous retrouver, un verre à la main et, ce soir non sans humour et moins bien que le sage Rabelais, avant de dire avec Cicéron, dans les *Tusculanes* : « *Negavit umquam se bibisse jucundius* » – « *il n'avait jamais bu avec plus de plaisir* » – ou de murmurer avec Pline : « *Quot cyathos bibimus* » – « *Combien nous avons bu de coupes* » –, permettez-moi de vous dire, avec plaisir, reconnaissance et tout simplement, « merci ».

Vivement applaudi. notre confrère est invité par le secrétaire perpétuel à rejoindre la salle Lordat où il reçoit les félicitations de sa famille, de ses amis et des membres de l'assemblée.

Sur la généreuse invitation de notre confrère, la cérémonie s'est poursuivie par la dégustation d'un délicieux cocktail.

La séance est levée à 18 heures 15.

*

* *